

Trace que laisse derrière lui
un corps en mouvement

Sillage

Mensuel publié par Le Channel, Scène nationale de Calais.
N° 72, novembre 2000.

Dévoiler



Rendre des contes

Avant le retour en grâce des conteurs dans le grand public, Henri Gougaud a été l'un des premiers à rendre aux contes et légendes leur parole thérapeutique. Pour lui, les contes ne parlent pas du monde de l'enfance, mais de l'enfance du monde.

Écrivain et parolier (Ferrat, Gréco, Reggiani l'ont chanté), il revient aujourd'hui de son Languedoc sur la scène parisienne avec ses mots ciselés pour sortir de leur gangue ancestrale quelques contes de l'envie d'elle et du désir de lui au parfum de muse et d'encens. Interview suave.

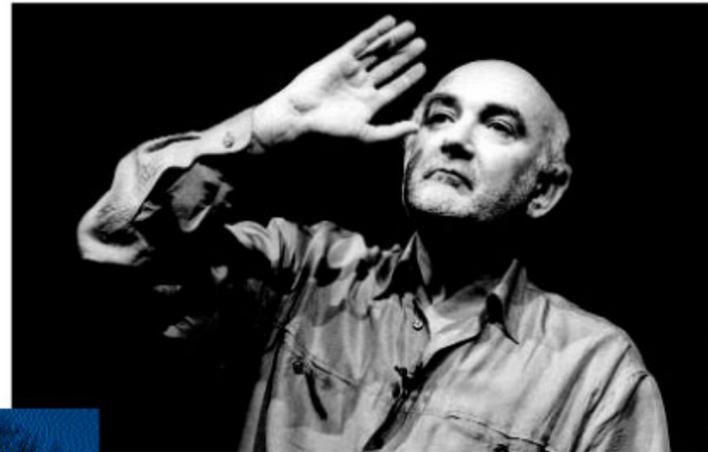


Photo Stéphane Zoultazar

D'où vient votre passion pour les contes ?

Étudiant en lettres à Toulouse, j'avais un professeur ethnologue, René Nelli, qui collectait la tradition orale du Languedoc. C'était l'époque où, avec Vilar, on se posait la question de la culture populaire. Grâce à lui, je me suis mis à engranger des contes comme du grain dans un grenier à blé, avec l'idée de m'en servir un jour comme écrivain. Je me suis retrouvé ainsi à récolter des histoires sans utilité apparente, qui ont pourtant traversé les siècles, les guerres, les pestes et l'oubli, portées par le média le plus fragile qui soit : la parole.

Qu'est-ce qui vous a conduit à raconter ces histoires en public avant la « mode » du genre ?

Entre 1974 et 1978, Claude Villers m'a invité à collaborer à l'émission de France Inter *Marche ou rêve* pour raconter quotidiennement une histoire recueillie dans « la France profonde ». Par la suite, des gens m'ont demandé de continuer dans des soirées. Mais cela m'étonne toujours que ces histoires puissent intéresser un vaste public. Écrire des chansons ou des livres me réclame un grand effort, alors que là, j'ai l'impression de me régaler sans le moindre mal...

Qu'est-ce qui vous pousse aujourd'hui à raconter des contes érotiques ?

Je me suis demandé pourquoi c'était un domaine apparemment ignoré des ethnologues. En fait, je me suis aperçu qu'il existait des légendes licencieuses dans toutes les sociétés primitives, mais que les chercheurs faisaient mine de les disqualifier. Dans leur hiérarchie, il y a d'abord les mythes de la création du monde, puis les contes merveilleux et facétieux, puis, tout en dessous, les histoires de cul où se cachent des trésors que les ethnologues conignent, mais de manière anonyme. La sexualité véhiculée par les contes primitifs est pourtant toujours reliée au sacré. Dieu tient la chandelle et ne s'offusque nullement que ses enfants s'envoient en l'air, bien au contraire !

Comment les gens reçoivent-ils ces contes licencieux ?

Les femmes rient plus joyeusement que les hommes. Cela semble les libérer, alors que les hommes paraissent moins joyeux. Ils ont plus l'habitude des récits paillardés racontés entre eux. C'est comme le *Livre des amours* (Seuil), où j'ai consigné une partie de ces histoires. Quand je fais des dédicaces, je m'aperçois que les hommes achètent le livre pour eux-mêmes, tandis que beaucoup de femmes disent l'acheter pour leur couple.

Et vous, qu'est-ce qui vous plaît dans les contes ?

Ça me dilate. Le conte fait toujours appel à quelque chose d'autre que nos mécanismes intimes. Il est cohérent sans jamais épuiser le mystère. C'est une porte ouverte sur l'infini qui permet de respirer. Et cela rend les gens plus heureux. À la fin du spectacle, curieusement, ils me disent moins « bravo » que « merci ».

Propos recueillis par François Devinat, Libération

L'arbre d'amour et de plaisir
Contes de l'envie d'elle et du désir de lui
Henri Gougaud
Vendredi 10 novembre 2000 à 20h30 au Passager

Des airs dans les airs



Ses mélodies tout en douceur vont emplir l'espace du Passager. Loin des décibels agressifs, dans une intimité acoustique, René Aubry et ses musiciens vont nous faire passer un moment serein et pacifié.

Doux, naïf, aérien, le monde imaginaire de René Aubry fait le bonheur de tous ceux qui le fréquentent. Trop discret pour voler la vedette à ses amis chorégraphes Carolyn Carlson et Philippe Genty, pour qui il compose avec une belle constance, René Aubry aura attendu vingt ans pour s'offrir son premier album solo. Un beau bébé qu'il a écrit avec un cœur d'enfant.



Photo Guy Barmette

« René Aubry a inventé une alchimie mystérieuse qui un jour a commencé de traverser le monde, comme s'il allait de soi de voler par-delà les nuages avec l'unique but d'envelopper doucement les choses. Cette musique, comme une nouvelle amante, semble rappeler les souvenirs enfouis, un autrefois, un ailleurs et fait surgir une kyrielle de menus faits, l'esquisse d'un geste, d'un parfum, le regard furtif d'une passante ». Yves Simon, l'auteur de ce texte, est comme beaucoup de fans de René Aubry : il a découvert sa musique à la télévision, lors d'un portrait consacré à Jean Genet. Et comme eux, il n'a pu se défaire des mélodies sereines et aériennes du compositeur, conçues pour les génériques du *Droit de savoir* sur TF1 ou de *La vie à l'endroit* de Mireille Dumas.

Il faut bien vivre avec son temps. Mais pas pour autant faire avec, forcément. Si la musique sans étiquette et sans complexes de René Aubry sert de discret générique, elle peut aussi être la marque musicale de grands créateurs d'aujourd'hui comme la chorégraphe et danseuse Carolyn Carlson ou le marionnettiste Philippe Genty.

Voilà donc les petites tranches de vie écrites par le compositeur parties prenantes d'une vaste

entreprise. Il est presque trop modeste pour en mesurer le succès : « À quinze ans, j'ai acheté une guitare et j'ai commencé à jouer, comme tout le monde ! J'ai appris avec des tablatures, parce que je ne savais pas lire la musique. J'étais dans les Vosges, je suis venu à Paris pour devenir musicien, mais c'était plus dur que j'avais imaginé. Alors j'ai fait différents petits boulots, souvent dans le théâtre et les spectacles. J'ai été engagé sur une tournée de Carolyn Carlson comme régisseur et j'ai découvert le monde de la danse. Une nouvelle musique, purement instrumentale, s'est offerte à moi à cette occasion. Carolyn travaillait à l'époque avec John Surman, et sa musique m'a profondément marqué. J'ai fait écouter mes maquettes et tout est parti de là : ma première musique pour Carolyn date de 1978, de nombreuses autres ont suivi. J'ai passé trois ans avec elle à Venise. À mon retour à Paris est sorti mon premier disque, autoproduit. Je le vendais à la fin des spectacles et à la Fnac. Un deuxième microsillon s'est vite transformé en CD : *Libre parcours*, qui marquait également le début de ma collaboration avec Philippe Genty. » Histoire de famille, histoire(s) d'amitié, le parcours de René Aubry n'a rien de prémédité. Il est des hasards qui forgent les destins.

« Je suis un autodidacte complet : je fabrique la musique en même temps que je la compose. Le dernier album a été composé à la guitare, sinon je travaille aux claviers. Je suis assisté par l'informatique, mais je ne suis pas un technicien pour autant. Aujourd'hui, le disque dur a remplacé le magnétophone. J'aime travailler le son avec les échantillonneurs, mais j'ai peut-être trop utilisé l'ordinateur pour ne pas retourner à des choses plus acoustiques. Je n'avais jusqu'à présent pas eu le temps de me consacrer pleinement à ma musique. Il y avait toujours un support derrière : un spectacle. À chaque fois, j'ai pensé qu'il y avait suffisamment de matière – même dans mes deux musiques de films – pour faire un album cohérent. À chaque fois, j'ai réarrangé, remixé, retravaillé les morceaux pour que le disque forme un tout, qui peut s'écouter sans support. Il y a trois ans, pour la première fois, j'ai pu dégager assez de temps pour me consacrer uniquement à un album personnel. *Plaisirs d'amour* est le fruit de plusieurs mois de travail et le reflet de mon état d'esprit, de ma vie pendant cette période. C'est aussi le retour volontaire à la guitare. Le ton est volontiers intimiste, simple, classique. Mes mélodies sont moins répétitives qu'à mes débuts, je me suis même permis de reprendre une chanson de Brassens, *Le vent*. J'ai envie d'inclure systématiquement des musiciens à mes morceaux, de pouvoir les jouer en concert avec un petit groupe acoustique. Mais ce n'est pas toujours facile. Si j'ai une nouvelle musique de film à composer, il y a de fortes chances que je réactive mes samplers. Je fabrique moi-même mes échantillons sonores et j'aime travailler la matière sonore ainsi créée. »

Propos recueillis par Bertrand Dermoncourt, Classica.

René Aubry
Plaisirs d'amour
Samedi 18 novembre 2000 à 20h30 au Passager

En coréalisation avec *Tendances*, festival de la côte d'Opale



Danemark

Il arrive que l'on fasse de longs déplacements pour voir *Jours de fête*. M. Oliveros, qui habite et travaille au Danemark à même traverser l'Europe. D'abord pour voir le spectacle sur l'eau d'Ilotopie, ensuite pour profiter de l'ensemble de la programmation.

Souhaits

C'est décidé. C'est un orchestre qui assurera au Passager l'animation de la soirée *À vos souhaits* que nous vous proposons le vendredi 5 janvier prochain.

Arrivées

Deux nouvelles attachées aux relations avec le public viennent de rejoindre l'équipe du Channel. Il s'agit d'Amandine Ledke, auparavant en poste au centre culturel Balavoine d'Arques et de Béatrice Baldys, qui reprend une activité de salariée.

Accord

Direction et salariés du Channel se sont mis d'accord sur un texte-cadre régissant l'aménagement de la réduction du temps de travail. Cet accord a pris effet le lundi 16 octobre 2000.

Gastronomie (1)

Une des choses les plus importantes, dans une manifestation d'ampleur comme *Jours de fête*, est la qualité de l'accueil des artistes. Les repas du midi et du soir se doivent d'être variés, de ne pas lasser et d'avoir les dimensions du beau, du bon et du convivial. C'est le cas avec la cuisine de Jacot et Véro qui nous accompagne désormais dans ce type de manifestation.



Nous sommes quelques heures avant *Jours de fête* et ce journal sera entre vos mains que tout sera déjà fini. Vous saurez donc quelles averse nous aurons dû essuyer, si les girafes étaient des vraies et plein de petites choses qui auront forgé vos déceptions, vos enthousiasmes, votre opinion. Ici et maintenant, nous écrivons et nous n'en savons rien. Le lecteur a toujours une longueur d'avance. Mais il y a une vie après *Jours de fête*. La voix d'Henri Gougaud, les musiques de René Aubry, d'Enrico Macias et de David Krakauer, les histoires de musique de Jean-Pierre Bodin, les danses et chants de Chine et du fil bleu, les extravagances d'Ilotopie. C'est le programme de novembre qui se dévoile, à condition d'un peu de perspicacité, dans le texte d'Arthur Lefebvre en page dernière.



Le Channel
Scène nationale
Direction
Francis Peduzzi
B.P. 77
62102 Calais cedex
Tél. 03 21 46 77 10
Fax 03 21 46 77 20
Site : www.lechannel-calais.org
Mél. : lechannel@lechannel-calais.org

Le petit livre bouge ?

Le Channel tourne les yeux vers l'Asie. Du Cambodge et ses ballets présentés la saison dernière, nous partons en Chine en accueillant l'opéra de sa capitale qui demeure l'un des fleurons artistiques de ce pays qui nous reste si mystérieux.

La musique adoucit les peurs



Il est à la fois un grand opéra, un ballet, un spectacle d'acrobaties et un drame historique; et tout cela se combine en un panorama sans cesse changeant et qui fait naître l'émotion. Tout en s'affirmant nettement comme différent de la vie ordinaire, il reste profondément humain.

Ses grandes figures, par exemple, les dieux, les esprits, les généraux et les empereurs, et jusqu'aux bonzes et aux nonnes, sont toutes très humaines. La royale mère du paradis de l'ouest, irascible douairière du ciel, et les immortels qui festoient ensemble sont animés d'amour et de haine tout comme les personnages légendaires ou historiques dont les exploits fournissent la matière de tant de pièces. Dans ce théâtre, prédominance est donnée à la valeur morale sur les valeurs matérielles: la piété filiale, l'amour pour la patrie, l'affection entre compagnons d'armes, y occupent une place égale à celle de l'histoire d'amour commune à tous les

peuples de tous les temps. Il va sans dire que les idées et les mœurs représentées sont celles des époques où les pièces ont été écrites, mais dans ces histoires d'autrefois se font jour parfois des idées très modernes, que les réalisateurs d'aujourd'hui ont eu l'habileté de mettre au premier plan. De même que les légendes et les contes populaires sont entrés dans la texture de tant de pièces de théâtre en Europe, l'opéra classique chinois est nourri de légendes anciennes qui se sont transmises de génération en génération jusqu'à faire partie de la pensée du peuple. Ainsi donc, qui veut enrichir ses connaissances sur la Chine et son peuple, trouvera dans l'opéra classique une clef pour les mieux comprendre.

Opéra de Pékin
Mardi 21 novembre 2000 à 20h30
au théâtre municipal

Musiques de tous les pays, unissez-vous

Une actualité dramatique offre un éclairage particulier à la proposition de *Tendances*, festival de la Côte d'Opale, qui est de présenter ces musiques issues de la tradition juive. Et si c'était à recommencer ? On insisterait pour y ajouter aussi l'Orchestre national de Barbès ou Faudel ou Rachid Taha, histoire de faire de cette soirée comme un hymne à la raison.

La musique adoucit les heurs



David Krakauer
Clarinetiste virtuose des célèbres Klezmatics, mais aussi invité spécial du prestigieux Kronos Quartet à l'occasion de créations exceptionnelles, David Krakauer est aujourd'hui l'une des figures les plus emblématiques et talentueuses de la mouvance proprement new-yorkaise de la nouvelle musique Klezmer, occupée à revivifier une tradition ancestrale, ouverte par nature aux influences les plus diverses et variées, aux accents les plus radicaux du jazz contemporain. Il y a une authentique modernité dans cette façon fascinante de transgresser joyeusement la forme pour mieux célébrer l'esprit – dans cette façon de pointer une certaine filiation tant spirituelle qu'esthétique entre une tradition musicale folklorique fondée sur la virtuosité instrumentale, l'expressivité, l'improvisation et les formes les plus contemporaines du jazz actuel, plus que jamais universaliste dans sa façon d'embrasser toutes les cultures et de les intégrer en retournant consciencieusement aux sources de chacune.

Magnifiée par le phrasé fluide et virevoltant en arabesques ascensionnelles de la clarinette de Krakauer, jamais la tradition klezmer n'a semblé si actuelle et proche dans ses préoccupations des autres musiques contemporaines, populaires et expérimentales.

Il y a là, dans cette intelligence créatrice, dans cette intuition d'un seul et vaste champ musical, une vraie volonté de faire tomber toutes les barrières de genres et de styles, une vraie volonté de s'inscrire de façon active dans une histoire, une tradition, une communauté, pour mieux s'ouvrir au monde, lui donner et recevoir en échange toutes ses richesses.

Le 22 juin 1961, en pleine guerre d'Algérie, Cheikh Raymond Leyris, 48 ans, grand maître juif du malouf, cette version orientale de la grande musique arabo-andalouse, était assassiné place du marché, à Constantine. Ce meurtre allait sonner l'heure du départ pour la communauté juive de la ville, mettant fin à une tradition musicale millénaire.

Tous les mélomanes constantinois, juifs comme musulmans, pleurèrent ce virtuose du oud (le luth arabe) et chanteur exceptionnel. Parmi eux, Gaston Ghrenassia, l'un de ses élèves, que le maître (cheikh) avait désigné comme son héritier, et dont il épousa un an plus tard la fille, Suzy. Ce jeune homme de 23 ans allait devenir célèbre l'année suivante sous le nom d'Enrico Macias. De part et d'autre de la Méditerranée, après une longue éclipse, l'étoile de Cheikh Raymond s'est remise à briller. En 1979, l'écrivain et philosophe Raphaël Draï lui consacra un premier article important. En 1986, tandis qu'Enrico Macias saluait son beau-père d'une chanson (*Mon chanteur préféré*), le journal *Libération* publia une série d'articles (qui relanceront la carrière de Reinette l'Oranaise) sur cette musique trop longtemps occultée. Il faudra attendre le milieu des années 90 pour voir enfin apparaître, grâce à l'opiniâtreté de son fils Jacques Leyris, une série de quatre CD de Cheikh Raymond, rigoureusement présentés et annotés par Raphaël Draï et l'ethno-musicologue algérien Taoufik Bestandji.

Le 16 mars dernier, un événement d'une portée symbolique considérable s'est produit à Paris, au centre culturel algérien. Avec la bénédiction de Mohamed Ghoualmi, ambassadeur d'Algérie, retenu par la préparation de l'élection présidentielle, Enrico Macias a joué brièvement en hommage à Cheikh Raymond, accompagné par une formation constantinoise dirigée par Taoufik Bestandji. Le 18 avril, à Bourges, Enrico Macias et Taoufik Bestandji transformeront la scène en foundok, un de ces salons de musique constantinois où juifs et musulmans cultivèrent des siècles durant leur nostalgie d'Al-Andalus, leur Eden perdu. Près de quarante ans après la mort de « Tonton Raymond », l'Algérie et

la communauté juive française d'origine algérienne renouent avec leur mémoire commune. Une boucle serait-elle en train de se boucler ?

Entretien :

Quel souvenir gardez-vous de ce mini-concert au Centre culturel algérien ?

Enrico Macias : Cette soirée a été quelque chose d'extraordinaire. Trente-huit ans exactement après la mort tragique de mon beau-père, je n'imaginais pas que ce petit concert aurait de telles répercussions internationales. J'ai eu vent de réactions venues de tout le monde arabe. Des amis avaient suggéré que cet hommage à mon beau-père ait lieu en Israël. J'ai refusé. Avec tout l'amour que je porte à ce pays, je ne voyais vraiment pas pourquoi cet événement aurait dû avoir lieu en Israël. Pour prolonger l'aventure, le Printemps de Bourges m'a paru idéal : toutes les communautés seront là. J'en ai marre des ghettos. Parlez-nous de Cheikh Raymond... Tonton Raymond était un des plus grands représentants de la musique algérienne, et plus précisément constantinoise. À 15 ans, je jouais dans son orchestre. Il a été pour moi un détonateur. Je suis devenu un artiste grâce à lui. Au départ, je n'étais qu'un de ses élèves parmi

tant d'autres, mais c'est moi qu'il avait choisi comme son héritier. Quand je suis arrivé en France, je n'ai pas pu continuer à m'exprimer dans cet idiome musical : le « décor » n'était plus là, et d'abord le public de cette musique. Je me suis retrouvé devant un mur. Un mur d'échec, et de silence. En ce moment, je suis en train de réapprendre cette musique, et je peux vous affirmer que je n'ai jamais été aussi heureux d'en affronter les difficultés.

En cherchant, avec Taoufik Bestandji, à reconstruire une vérité artistique incontestable, telle qu'elle nous a été enseignée, je redeviens un créateur.

Enrico Macias
Hommage à Cheikh Leyris

En première partie
David Krakauer
Klezmer madness
Jeudi 23 novembre 2000 à 20h
au théâtre municipal

Spectacle proposé dans le cadre de *Tendances*, festival de la Côte d'Opale

Attention : le Channel dispose d'un quota de 400 places à destination des possesseurs de la carte Channel. Au-delà les places seront vendues au tarif normal.

Gastronomie (2)

Une partenariat se met en place avec le lycée hôtelier St Pierre. Nous retrouverons donc les élèves de ce lycée et leur chef des travaux, M^{me} Cazin, à l'occasion de quelques-unes de nos manifestations. La première collaboration est prévue pour *Jours de fête*.

Cinéma

Nous avons eu déjà l'occasion de nous en expliquer. Aucune astuce, aucun piège tendu au Channel de la part de qui que ce soit : le cinéma Louis Daquin est fermé au public pour de véritables raisons liées à la sécurité du bâtiment.

Abattoirs

Après *Jours de fête*, le Channel va engager une réflexion sur le devenir des abattoirs et en particulier sur sa transformation en lieu culturel. Nous reviendrons dans les prochains numéros de *Sillage* sur cette nouvelle aventure, qui va bien évidemment nous tenir en haleine ces prochaines années.

Ministre

Le secrétaire d'État au patrimoine et à la décentralisation culturelle était également annoncé le vendredi 27 octobre 2000. Au menu, petit tour d'horizon sur *Jours de fête* et un petit repas avant de repartir sur Paris avec quelques artistes invités.

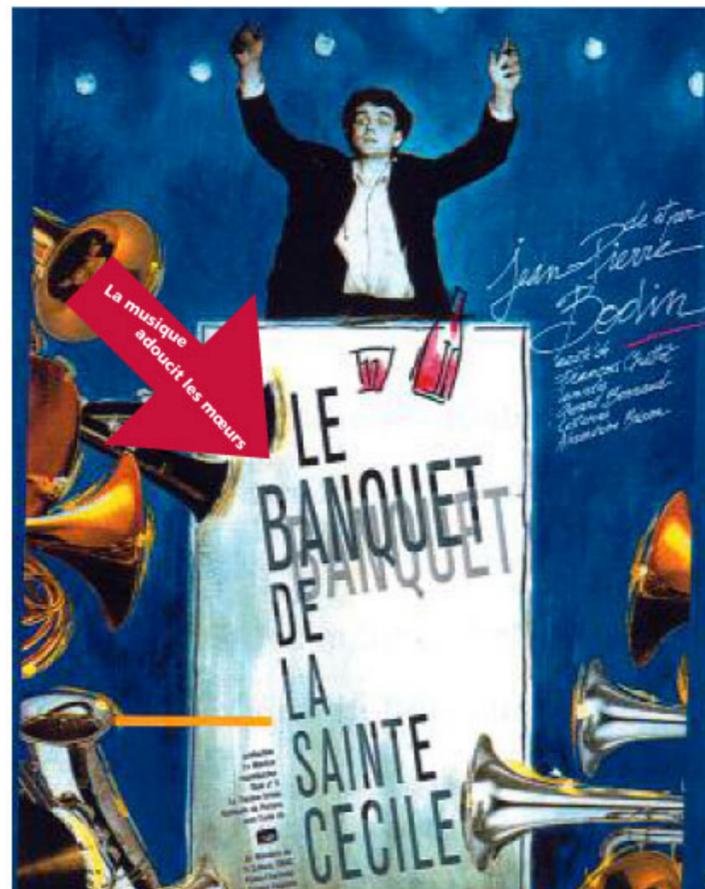
Fratrerie

Le théâtre de la Jacquerie se propose de recueillir des témoignages d'habitants de Calais autour du thème des frères et des sœurs. Toutes les personnes ayant envie de témoigner, de se confier sur ce thème bien précis sont invitées à nous le signaler.

Musique !

Ce banquet est un festin de mots, des mots simples, pour des histoires de tous les jours, des mots qui racontent le quotidien avec la tendresse, le respect et les traits d'humour que l'on doit à tous ces personnages qui ont peuplé chaque enfance.

...Le chef de l'harmonie prit une décision: « Le morceau est trop difficile, on le fait une fois sans les dièses et sans les bémols et on se retrouve à la fin »...



Il faut lutter !

L'acteur-auteur qui dit, qui raconte, qui narre, qui crée en direct face au public, avec le public, notre monde et des petits personnages qui sont nous tous ! Race en voie de disparition. Malheur ! L'acteur-auteur dignité et gloire de notre métier ! Peu sont ceux qui possèdent encore l'humaine tendresse d'écoute des autres et de la collectivité dans son ensemble. C'est pourtant le théâtre vrai. Je serai presque tenté de dire le seul car il y faut un talent nu, plein, actif. Famille inouïe, superbe, des acteurs-auteurs (de Toto, Karl

Valentin, de Bedos, de Dario Fo...) qui nous fait hurler de rire de nous-même, dans ce monde « méchant » : je suis heureux d'y être, je suis heureux d'en être, et qui nous fait lutter contre nos humaines faiblesses. Jean-Pierre Bodin est de cette grande famille là. Hourrah !

Jean-Louis Hourdin.



Le banquet de la sainte Cécile
Jean-Pierre Bodin
Avec l'harmonie municipale de Calais

Mardi 28 et mercredi 29 novembre 2000 à 20h30 au Passager

Voyage

Le jeune public intéresse de plus en plus les chorégraphes. Preuve supplémentaire avec ce beau spectacle à recevoir sans limite d'âge.

Expression d'avant les mots, la danse est un langage qui touche tout particulièrement le jeune enfant. Danser à son intention, c'est accomplir un acte poétique qui permet d'entrer en relation directe avec lui et d'établir un dialogue.

Après le solo *Murmure*, la chorégraphe Laurence Salvadori a réuni une équipe d'artistes animés d'un respect commun des tout-petits autour de ce second spectacle qui leur est destiné. Exclusivement conçu pour la scène, *Le fil bleu* se propose d'amener les très jeunes spectateurs au cœur d'un univers spécialement créé pour eux, visant à s'accorder à leur singulière sensibilité.



Le fil bleu
Compagnie Ouragane

Représentations scolaires
Mardi 14 et jeudi 16 novembre 2000 à 10h et 14h30

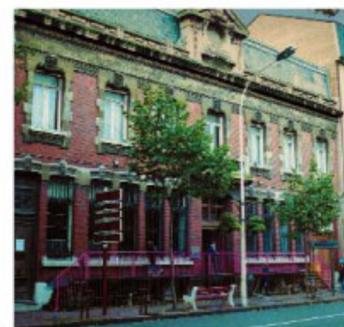
Représentation tout public
Mercredi 15 novembre 2000 à 16h au Passager



Dedans-dehors

Ce sera sans doute une histoire de point de vue. C'est-à-dire de là où l'on voit. Vous l'aurez peut-être déjà compris puisque c'est avec *Jours de fête* que tout a commencé.

En ce temps-là, il y avait encore des salons des arts plastiques, comme des salons des arts ménagers, dans des galeries. Et si les courants d'air de l'histoire faisaient leur travail de vacuité ! Les Narcisse courent les rues et les écrans parce que le libéralisme développe et exploite Narcisse, le « Roi-Moi », drogue dure, véritable anabolisant de l'ego.



Conseils pour le nouveau siècle

Attention

Voici venir le moment des deux chemins que nous ne pourrions pas vraiment choisir, chemins obligés où nous serons guidés, poussés même.

Soit on est très fortuné, ou on va le devenir, clone-colon-riche complétant la collection mondiale d'individus Narcisse, soit l'on glisse dans la voie du pauvre « quart-monde » sans droit ni titre.

Prochainement, il n'y aura plus personne entre les riches et les pauvres, entre les colons-capitiaux et les déshérités : élimination programmée des classes moyennes.

Ceux qui n'ont pas fini leur XX^e siècle n'auront pas de dessert.

En face de nous, dans la galerie de l'ancienne poste de Calais, il y a une pièce de résistance pour 2 % d'entre nous.

Le troisième chemin attend les mutins.

Groupe Ilotopie

Œuvrer dans la galerie du Channel est l'occasion de développer, au sein d'un questionnement plus large quant à des notions d'image, d'image de soi, de modèle et de rapport au monde, un thème que permet un espace fermé, avec une façade, et susceptible de mettre en jeu une relation entre intériorité et extériorité, autant qu'entre intérieur et extérieur.

Anciennement bâtiment des postes, lieu de départ, de croisement et d'arrivée des messages, des informations privées et publiques, ses fonctions médiatiques se sont pérennisées dans la présentation d'œuvres de plasticiens. L'image, le modèle, le regard etc., y sont désormais interrogés de façons spécifiques.

Cependant, l'emplacement est un peu déserté des passages quotidiens, ou du moins, s'est-il fondu dans le continuum de la circulation urbaine au point de ne pouvoir agir ses questionnements que de manière spasmodique, à l'occasion de rendez-vous et auprès d'un public prévenu.

Ces hoquets successifs pourraient faire penser que ce public est au chevet des œuvres, émanant pourtant d'intelligences et de sensibilités fortes. Œuvres non captivantes au regard des miroitements du monde marchand devenu capable, lui, d'exciter spectaculairement l'acceptation.

C'est, entre autres, par rapport à cette acceptation, plus ou moins imposée aux regards par les images-modèles, qu'Ilotopie installe les questions de l'imitation, de l'altérité, du façonnage en série des signes particuliers, des manipulations mimétiques à grande échelle comme à petits signes.

Deux mois dans cette caverne tel le coyote du mythe.

Raymond Blard



Ceux qui n'ont pas fini leur XX^e siècle n'auront pas de dessert
Groupe Ilotopie
à la galerie de l'ancienne poste



René Aubry
Discographie

1988
Libre parcours

1989
Dérives
(musique pour un spectacle de Philippe Genty)

1990
Steppe
(Ballet de Carolyn Carlson)

1991
La révolte des enfants
(musique originale de film)

1993
Après la pluie
(extraits musicaux utilisés dans *Don't look back*, le solo de Pietragalla, chorégraphie de Carolyn Carlson)

1994
Killer kid
(musique originale de film)

1995
Ne m'oublie pas
(musique pour un spectacle de Philippe Genty)

1997
Signes
(musique originale du ballet de Carolyn Carlson - création mondiale à l'Opéra Bastille)

1998
Victoire de la musique classique et du Jazz
Production chorégraphique en France.
Sortie de l'album *Plaisirs d'amour* (chansons sans paroles)

Enrico Macias
Discographie

Concert de Malouf, 1999,
Trema

Henri Gougaud
Bibliographie complète

Départements et territoires d'outre-mort, Julliard, 1977, puis Le Seuil, Points Roman 1991.

Bourse Goncourt de la Nouvelle

Démons et Merveilles de la Science Fiction

Poèmes politiques des troubadours

Souvenirs invivables, Ipomée, épuisé

Le Grand Partir, 1978
Grand prix de l'Humour Noir, Points Roman

L'arbre à Soleil - légendes du monde entier, 1979
Points Roman

Le trouveur de feu, 1980
Prix Jouvanel 1981
de l'Académie française

Bélibastre, 1982
Points Roman

L'Inquisiteur, 1984
Points Roman

Le fils de l'ogre, 1986

L'arbre aux trésors, 1987
Point Roman

L'homme à la vie inexplicable, 1989

Prix relais H du grand roman d'évasion, Points Roman

L'expédition, 1991
Points Roman

L'arbre d'amour et de sagesse, 1992

La Bible du Hibou, 1993

Les sept plumes de l'aigle, 1995

Le livre des Amours, 1996
Paramour, 1998

Discographie

Le langage obscur, L'autre Label, distribution Mélodie, 1992
disponible en CD ou K7, enregistré en public

Le grand parler, L'autre Label, distribution Mélodie, 1995
CD ou K7

Le livre des amours, L'autre Label, distribution Mélodie, 1999
CD ou K7

La rubrique des mordus



Chances

Comme le lycée de toutes les chances. L'ouragan de *Jours de fête* passé, nous allons impulser à nouveau différents projets (musique, vidéo, arts graphiques, design, écriture, contes, gastronomie) en collaboration avec les trois lycées professionnels de Calais.

Correspondance

Le premier thème des correspondances du Passager est déterminé. Cela s'appellera *Correspondance avec l'Orient* avec Gorany Azy comédien irakien et probablement un violoncelliste et un joueur de luth. Le tout sous la houlette d'Alain Duclos.

Présentation

Nous continuons pour les groupes, entreprises ou collectivités qui le souhaitent à consacrer du temps pour les présentations de saison. Contacter le Channel.

Têtes

Les Têtes raides ont commencé leur atelier d'écriture de chansons dans la classe de Jean-Paul Garbe. Cet atelier nous réserve peut-être une surprise en janvier prochain.

2004

Autant l'annoncer maintenant, nous sommes à l'ouvrage pour élaborer un nouveau grand projet avec le Royal de luxe, à Calais, dans le cadre de Lille 2004, capitale européenne de la culture. Ce qui ne signifie évidemment pas qu'on ne les reverra pas avant cette date à Calais.

Retour

Nous reviendrons sur l'édition 2000 de *Jours de fête* dans le *Sillage* du mois de décembre.



*Il suffit parfois
que le rideau s'écarte...
Il y en aurait sept
qu'un maître de l'illusion
et de la métaphore
lèverait l'un après l'autre.*

Arthur Lefebvre, adaptateur de *La ferme des animaux* que présentera le théâtre La Licorne en février prochain, s'est prêté à notre commande d'écriture, où il s'agit de tisser le verbe et ses significations à l'activité mensuelle du Channel.

Ce mois-ci, le verbe est dévoiler.

Dans ce texte, Arthur Lefebvre nous invite à une succession d'énigmes où se cachent et se dévoilent en un jeu subtil les spectacles du mois.

Allez, rideau !

Metteur en scène, auteur, comédien, animateur de compagnie, j'ai décidé un jour, voilà dix ans, de me consacrer uniquement à l'écriture. Théâtre, radio et d'autres choses aussi. Et puis voilà ! Les mots et les images sont là sans doute parce que ce fichu monde tourne parfois trop vite et qu'il me semble nécessaire d'en fixer parfois quelques éclats. Alors il y a le baroque, le dérisoire, la poésie, ces jeux avec les mots pour se jouer du monde qui lui aussi se joue de nous...

Il y aurait.

Venise insaisissable dans une brume d'hiver. Et ses palais qu'on ouvre avec parcimonie.

Giovanni Giacommo Casanova de Steingalt écrivant ses mémoires. Sur le lit, des brocarts délavés encore mouillés des sueurs de la nuit. Souvenir, une larme lui descend lentement jusqu'aux lèvres, un fragment de peau blanche aperçu à l'endroit même de l'échancrure. Quelques arpèges au piano et les attaques sèches d'un violon solo mêlés au froissement des étoffes.

Ça brûle et puis ça baise. À vif. Comme on pèlerait un fruit pour éteindre la soif. Là tout de suite. Debout. Langue à langue. Ouvrir et dégager la peau qui frémit et s'emballe en dessous, déjà humide et provocante. Et les yeux qui se ferment et puis s'ouvrent à nouveau pour scruter l'autre au fond de son regard. Qui es-tu ? Je te veux. L'inconnu qu'on pressent et qu'on voudrait apprivoiser. Et les mains qui s'allument et son cul déballé comme une œuvre de Christo qu'on aurait déchirée. Chasser l'ombre, les ombres et puis se prendre enfin.

Il y aurait des flaques de lumière pour décupler tout ça et le jeter, sans doute, en pâture aux curieux.

Il y aurait.

Un peu plus loin, tout un orchestre qui joue en lisière de la mer quand la mer se retire et laisse sur le sable traîner ses immondices. La mer qui s'en fout quand des bateaux se perdent et qu'on leur cache la vérité. A eux qui valent du côté de la steppe emmitoufflés de peur et de fausses nouvelles.

Et d'autres violons mais ce ne sont pas les mêmes.

Il y aurait.

Lao Tseu l'œil mi-clos et Confucius aussi, assis sur l'horizon aux masques impassibles. À méditer ainsi sur le silence et leur légende et leur ventre replet et croyant voir au loin Temudjin, le puissant Khan dit Gengis qui fait signe de se taire du haut d'un char d'assaut.

Vers eux, un long cortège de femmes aux petits pieds bandés, aux petits pas dansés, aux petits cris serrés, les yeux, les mains étirés vers le ciel pour y guetter la pluie, l'orage, enfin un signe ou quelque chose ou quelqu'un qui leur dise comment et quand il faut qu'elles rient quand la lune devient pleine d'un peu trop de mystères et que les dieux les laissent errer dans l'ignorance.

Il y aurait.

Un peu de gris poussière. Juste ça. Et l'orchestre toujours, en lisière de la mer. À peine deviné dans un semblant d'obscurité.

En plein soleil. Une chanson qu'on ne comprendrait pas. Enfin pas tout de suite. Il faudrait déchiffrer. Sur la bande son des bruits de mitraillette et des cris un peu sourds. Mais en est-on certain ? Le tout grésille, peut-être qu'on torture. Qui sait ? Qui le dira ? La terre se teinte en rouge, les ouds se taisent, les violons d'ici n'ont plus de cordes. C'est quelque part, là-bas, quand là-bas pleure et gueule et qu'on n'en saura rien. Enfin, pas tout de suite. Et puis quand on saura ?

Il y aurait.

Des bouches ouvertes et néanmoins muettes. des brelans d'as étalés sans pudeur, qu'on a payés pour voir. Des couloirs de secrets aux oreilles indiscretes. Des alcôves de silence aux murs couverts de graffiti abstraits. Des cigarettes de contrebande, fumées pour aller voir ailleurs. Des regards faux-fuyants, des faux-semblants, des loups de carnaval. Des petits rires sous cape. Des demi-mots à peine murmurés pour en dire déjà long mais pas plus qu'il ne faut. Laisser venir. Par bribes. Par loques. Juste un peu. Comme ça. Pour allécher. Des odeurs de scandales pas très bonnes à sniffer. Le mensonge et la triche qu'on prend pour vérité. Des langues de putes, des langues de bois, comme une chanson qu'on reprendrait en chœur à la fin d'un banquet.

Et le septième rideau ne s'ouvre pas.

Derrière, il y a. Les femmes Afghanes et leurs regards blessés derrière les grilles de leurs tchadri.

Arthur Lefebvre, octobre 2000.